

30 mars 2007

Réponse à Monsieur Sarkozy paponisant et à Madame Royal porte-drapeau

Frantz Gacogne (St Denis Lès Bourg)
Consultant Ingénierie des connaissances
Enseignant Aikido

Gilles Lafarge (Paris)
Contrôleur Qualité

Le nationalisme ou l'identité nationale, ne sont que les formes banalisées du racisme et de la xénophobie. Chaque individu possède son identité, ce qui le distingue des autres, et lui permet selon les conventions de la culture occidentale de se croire unique. De cette innocente illusion découle peut-être l'idée d'âme, de conscience individuelle, d'esprit et autres artefacts.

Mais la conscience de caste, ou nationalisme, est le trait par lequel des groupes d'individus se persuadent qu'ils ont une histoire commune, une culture commune (enfin disons des illusions partagées), pire encore, qu'ils possèdent un territoire au nom de l'héritage de leurs ancêtres qui eux mêmes s'appuyaient sur d'obscures traditions faites de sang, de meurtres, de viols, d'expulsion en tout genre.

Ce groupe d'individus érige alors une enceinte fortifiée d'imaginaires, à l'intérieur de laquelle il s'octroie le droit exorbitant de décider quel être humain est frère et lequel est intrus. Il s'agit ni plus ni moins d'une réduction de la générosité et de la compassion universelle, à une peau de chagrin népotique étriquée et craintive. Il s'agit d'accepter de sauver de la noyade celui qui parle sa langue et de jeter à l'eau celui qui baragouine.

Le nationalisme repose sur des sentiments puérils qui ont fait la démonstration de leur barbarie : la fierté d'être né quelque part et la condescendance voisine de palier du mépris pour l'étrange étranger. Ainsi levé comme le calice promis à l'assemblée humaine, le nationalisme est toujours le plus bel aveu de faiblesse de sa classe dirigeante : agiter la solution radicale ou finale à ses doutes assure tellement plus de voix que d'inviter une assemblée sans contour absolu à se poser l'inévitable problématique du partage donc du relatif renoncement aux acquis, moment pourtant incontournable pour chaque civilisation

L'immigration, ce mot d'usage détestable qui sous entend un dedans (ou l'on est) et un dehors (ou l'on ne veut pas être). Ce mot qui désigne la crainte d'être envahi, c'est à dire dérangé dans ses habitudes, sa langue, ses couleurs, ses musiques. Ce mot qui suppose que de l'extérieur ne peut venir que le mal, la dégradation, l'entropie. Ce mot qui consacre la suprématie de nos particularismes et de nos vices.

Voilà pourquoi l'idée chauvine et revancharde d'un ministère de l'identité nationale et de l'immigration, qui juxtapose la fascination pour le nombril cocardier et l'effroi pour l'allogène, est la marque la plus flagrante de votre démagogie factice racoleuse et de votre cécité de circonstance à la légitimité de la diversité universelle.

Quand à l'idée saugrenue d'un drapeau comme poule au pot de chaque français, elle porte la trace grotesque du sillon de la charrue qui laboure les penchants ennemis. Les Hébreux interdisaient toute représentation humaine ou animale, l'église s'est permis de proscrire l'idolâtrie, lointains échos de la sagesse humaine, méfiante à l'égard des hochets et des idoles. Car les objets idolâtrés sont toujours la marque d'une simplification outrancière de la représentation mentale, les épées de Damoclès brandies sur les têtes de ceux qui ne partagent pas nos mythes. Madame Royal s'abaisse considérablement dans l'estime de ceux qui la croyaient une femme intelligente et à l'abri des évidences. Car voilà à quoi elle emploie son intelligence : à porter les cornes du diable pour s'en attirer les suffrages.

On sait assez que l'arène politique ne doit rien en férocité à celle de Rome. Est il besoin d'ajouter la félonie à la férocité ?